

a b c d

e f h i k l

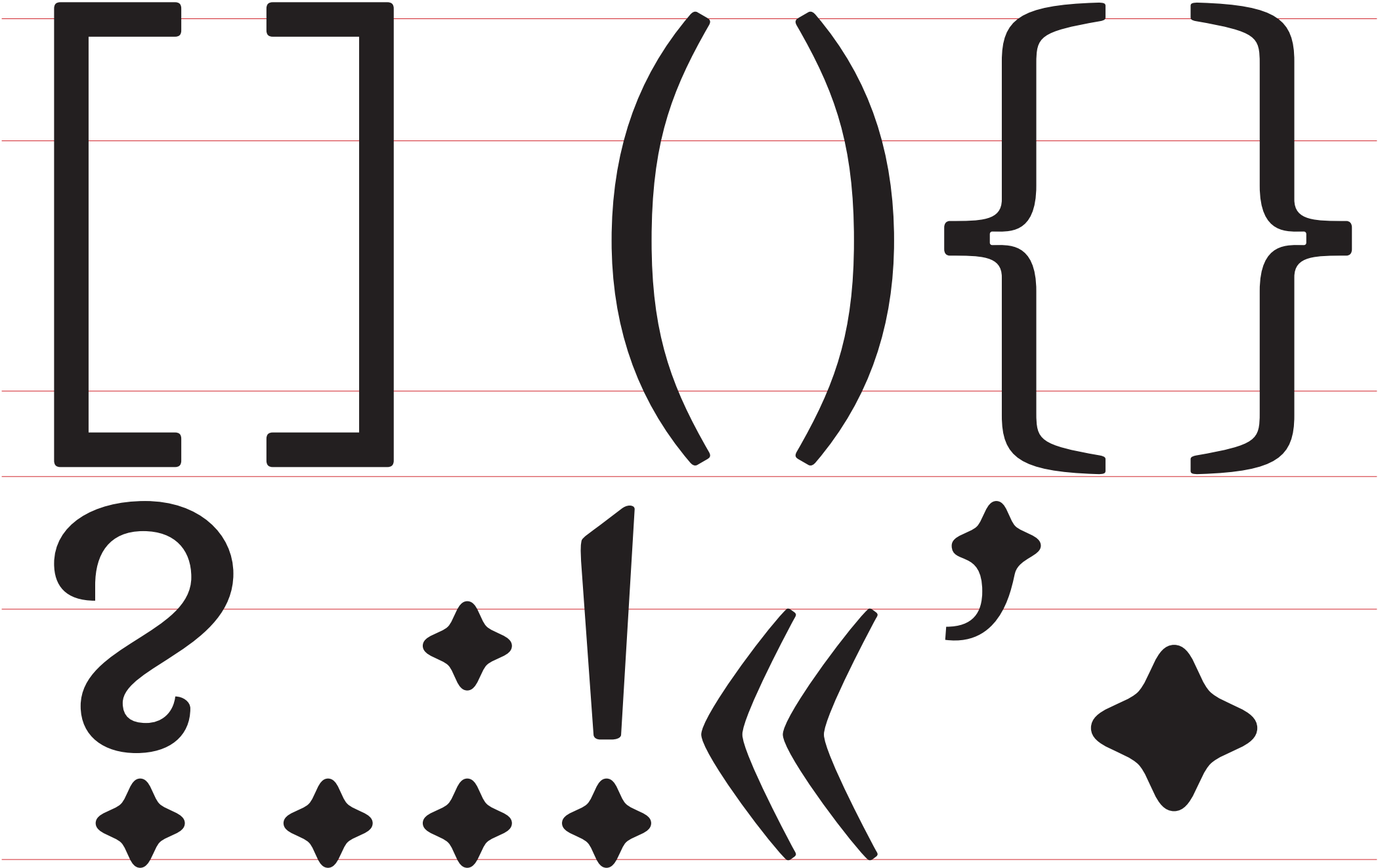


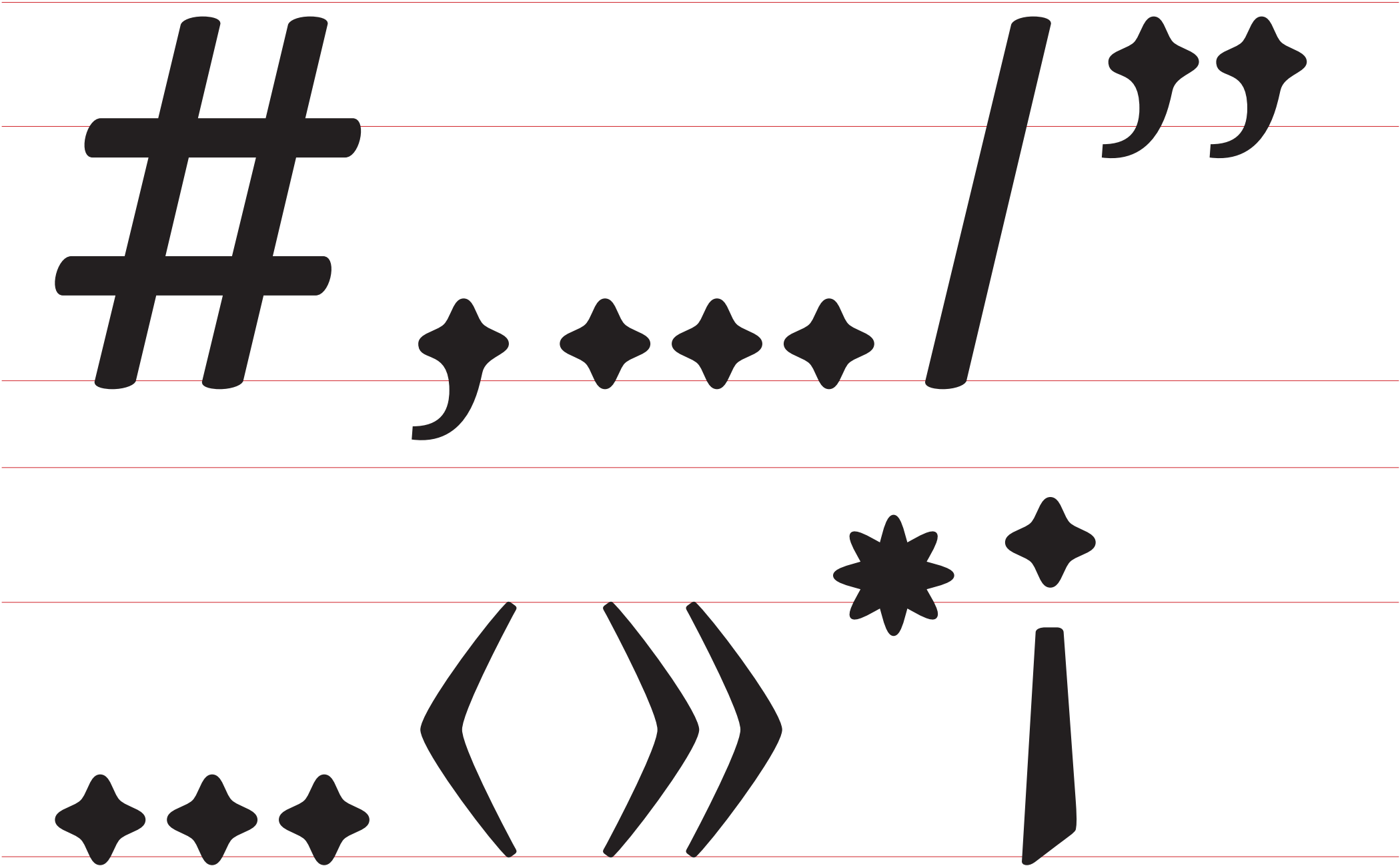
g j p q

m n o r

W X Y Z

S t u v





@ € % 00

> + \$

A B C

D E F

G H I J

K L M

N O P

O R S T

U V V V

X Y Z

1 2 3 4 9

6 7 8 5 0

3 4 5 7 9
0 1 2 6 8

Abeille Baleine, Citron, Dauphin, Éléphant, Figuratif, Guirlande, Homologue, Idiana Jones, Kangourex, Limonade, Motoculteur, Néon, Opaque, Patriarcat, Question ? Réponse, Salopette, Tintin, Uruguay, Vélociraptor, Wagon, Xylophone, Yack, Zapata...

Abeille Baleine, Citron, Dauphin, Éléphant, Figuratif, Guirlande, Homologue, Idiana Jones, Kangourex, Limonade, Motoculteur, Néon, Opaque, Patriarcat, Question ? Réponse, Salopette, Tintin, Uruguay, Vélociraptor, Wagon, Xylophone, Yack, Zapata...

de blanc dans le tableau, sera blanc. « Cela pour prendre ma revanche du repos forcé que j'ai été obligé de prendre. J'y travaillerai encore toute la journée demain, mais tu vois comme la conception est simple. « Les ombres et ombres portées sont supprimées : c'est coloré à teintes plates et franches comme les crépons. Cela va contraster avec par exemple la Diligence de Tarascon, et le Café de Nuit. » Dès son arrivée, Van Gogh est conquis, « emballé » par la Provence grecque. Les lettres qu'il adresse à son frère, admirables confessions écrites en français, débordent de lyrisme. « Je suis au comble du bonheur » : voilà le thème sur lequel il brode à chaque instant. Il peint, du matin au soir en plein soleil, au cœur de l'été torride, sans se lasser, se nourrissant mal, fumant énormément. Il est dans les jardins publics, dans les vergers, dans les champs de blé ; sur la route de Montmajour, au pied des Alpilles, devant les noirs cyprès qui semblent se tordre fantastiquement sur un fond de ciel embrasé, dans la chaleur réverbérée. Il va jusqu'aux Saintes-Marie de la mer, où il dessine des barques de pêche avec une fermeté, une sûreté de trait qui rappelle les Japonais. Lui-même d'ailleurs pense au pays d'Hokusai, devant les sites de cette terre bénie des dieux. « C'est plus beau que le Japon ! » écrit-il à son frère. Il vit dans un état d'exaltation perpétuel, et dans la misère, et dans une solitude un peu hargneuse. Il sent autour de lui l'hostilité des bourgeois d'Arles qui ne peuvent prendre au sérieux ce gaillard roux, aux yeux bleus, qui peint avec une rapidité stupéfiante ces toiles étranges d'où la couleur tombe parfois sur le sol. Mais il se fait un ami, du facteur des postes quartier des hommes de l'asile avec le même talent ou si l'on veut les mêmes défauts qu'autrefois.

La vie tragique de Vincent Van Gogh

Voiture rouge écarlate, la fenêtre verte, la table à toilette orangée, la cuvette bleue, les portes lilas. « Et, c'est tout, — rien dans cette chambre à volets clos. La carrure des meubles doit maintenant encore exprimer le repos inébranlable. « Le cadre, comme il n'y a pas de blanc dans le tableau, sera blanc. « Cela pour prendre ma revanche du repos forcé que j'ai été obligé de prendre. J'y travaillerai encore toute la journée demain, mais tu vois comme la conception est simple. « Les ombres et ombres portées sont supprimées : c'est coloré à teintes plates et franches comme les crépons. Cela va contraster avec par exemple la Diligence de Tarascon, et le Café de Nuit. » Dès son arrivée, Van Gogh est conquis, « emballé » par la Provence grecque. Les lettres qu'il adresse à son frère, admirables confessions écrites en français, débordent de lyrisme. « Je suis au comble du bonheur » : voilà le thème sur lequel il brode à chaque instant. Il peint, du matin au soir en plein soleil, au cœur de l'été torride, sans se lasser, se nourrissant mal, fumant énormément. Il est dans les jardins publics, dans les vergers, dans les champs de blé ; sur la route de Montmajour, au pied des Alpilles, devant les noirs cyprès qui semblent se tordre fantastiquement sur un fond de ciel embrasé, dans la chaleur réverbérée. Il va jusqu'aux Saintes-Marie de la mer, où il dessine des barques de pêche avec une fermeté, une sûreté de trait qui rappelle les Japonais. Lui-même d'ailleurs pense au pays d'Hokusai, devant les sites de cette terre bénie des dieux. « C'est plus beau que le Japon ! » écrit-il à son frère. Il vit dans un état d'exaltation perpétuel, et dans la misère, et dans une solitude un peu hargneuse. Il sent autour de lui l'hostilité des bourgeois d'Arles qui ne peuvent

prendre au sérieux ce gaillard roux, aux yeux bleus, qui peint avec une rapidité stupéfiante ces toiles étranges d'où la couleur tombe parfois sur le sol. Mais il se fait un ami, du facteur des postes quartier des hommes de l'asile avec le même talent ou si l'on veut les mêmes défauts qu'autrefois. Les lettres de Van Gogh, les souvenirs des médecins nous décrivent ces heures pendant lesquelles il lui est possible de peindre et qui sont les seules heureuses de sa pauvre vie. Il les dispute à la folie, dans une lutte héroïque, pendant laquelle il s'appuie sur un sentiment assez fort pour tenir en respect son redoutable adversaire : ce sentiment, c'est son amour ardent pour l'art. » Il était de lui-même retourné à l'hôpital. J'ai vu, dans sa maison du faubourg de Trinquetaille, l'excellent Dr Rey qui le soigna et qui me parla de lui avec attendrissement. À la vérité, le Dr Rey n'a jamais cru au talent de Van Gogh. Quand Théo écrivait de Paris à son frère qu'il avait vendu cinq cents francs une des toiles portant la fameuse signature : Vincent, le Dr Rey croyait que c'était un pieux mensonge du bon frère pour consoler le pauvre malade. Van Gogh peignait au dortoir ou dans le jardin de l'hôpital, avec une vitesse qui a frappé le Dr Rey. Le plus souvent, quand la toile était terminée, le peintre la jetait négligemment, la laissait traîner dans un coin ou l'offrait en riant à d'autres malades qui, parfois, refusaient sans se gêner. Van Gogh, ayant pleinement conscience de son état, en parlant avec une simplicité et une franchise qui impressionnaient le médecin et le pasteur, demanda lui-même à être placé dans une maison de santé. Il avait peur de retourner à l'atelier de la place Lamartine, peur des persécutions, peur des oiseaux noirs dont le vol, parfois, traversait sa pensée, pareils à ces corbeaux qu'il évoquera dans l'une des toiles d'Auvers-sur-Oise, striant un ciel d'un bleu sombre posé sur un champ de blé jaune. Et c'est ainsi qu'au printemps de 1889, il entra dans la maison de santé du Dr Peyron à Saint-Remy-en-

Provence. Il me souvient de l'émotion qui s'empara de moi quand, descendant en carriole des Baux, en plein mois d'août, par la forte chaleur, je découvris la petite ville toute crépitante du chant des cigales. Au pied du gracieux arc de triomphe inutile pour lui, avec cette ambition, d'avoir connu des villes comme Londres et Paris, la vie d'instituteur à Ramsgate, les œuvres d'un Millet et d'un Rembrandt.

M. Brusse a publié dans le Nieuwe Rotterdamsche Courant les résultats d'une enquête minutieuse qu'il a faite sur la vie de Vincent Van Gogh à Dordrecht pendant ces trois mois de 1877. Il y a vu les braves gens dont le jeune commis de librairie était le pensionnaire dans la Tolbrugstraatje. Van Gogh était la risée des autres jeunes gens de la maison. Un seul, un instituteur du nom de Gorlitz le respectait et frayait avec lui. Dans sa chambrette, Vincent collait au mur blanchi à la chaux des estampes, des images du Christ consolateur, ou des dessins qu'il avait faits lui-même à la plume. Un jour, de nombreuses maisons de Dordrecht et notamment la librairie Braam et Blussé furent envahies par les eaux. Et Van Gogh, le jeune employé taciturne, émerveilla tout le monde alors par le zèle qu'il mit à sauver les livres de l'inondation, par sa robustesse physique et l'endurance dont il fit preuve en cette occasion. Une seule fois, Vincent s'est fâché pendant son séjour à Dordrecht. Comme un soir, dans un moment d'expansion, il disait à son patron l'ambition qu'il nourrissait de devenir dominé (pasteur), le bon M. Braam se permit de lui dire que cela n'avait pas mené son père plus loin qu'Etten, un modeste village brabançon. « Et bien ! répliqua Vincent indigné, il est là parfaitement à sa place. Il est le berger auquel les âmes se confient. » souffrance visible, à saisir la forme, travaillant rapidement, sans retoucher, déchirant le plus souvent son dessin ou le jetant derrière lui, dès qu'il l'avait terminé. Il faisait des croquis de tout ce qui se trouvait dans la salle : des

élèves, de leurs vêtements, des meubles, oubliant le plâtre qu'avait donné à copier le professeur. Alors déjà, Van Gogh étonnait par la rapidité avec laquelle il travaillait, refaisant le même dessin, ou le même tableau, dix ou quinze fois. Le peintre s'est expliqué là-dessus, dans la suite, à plusieurs reprises : « C'est bien beau, écrit-il un jour à son frère Théodore, que Claude Monet ait trouvé moyen de faire de février en mai, dix tableaux ; travailler vite, ce n'est pas travailler moins sérieux, cela dépend de l'aplomb qu'on a et de l'expérience. Ainsi, Jules Gérard, le chasseur de lions, raconte dans son livre que les jeunes lions ont, dans le commencement, beaucoup de mal à tuer un cheval ou un bœuf, mais que les vieux lions tuent d'un seul coup de griffe ou de dent bien calculé, et ont une sûreté étonnante pour cette besogne. » Ailleurs, il dit encore : « J'ai une lucidité terrible par moments, lorsque la nature est aussi belle que ces jours-ci ; alors, je ne me sens plus, et le tableau vient comme dans un rêve. » Et voici enfin, dans une lettre publiée par le *Mercur* de France, une comparaison singulièrement émouvante : « Il faut créer vite, vite, dans la hâte, comme le faucheur, qui, dans l'éclat du soleil, silencieux, ne pense qu'à son travail. » Un jour, à la classe de dessin de l'Académie d'Anvers, on donnait à copier aux élèves (comme par hasard) la *Vénus de Milo*. Van Gogh, frappé par l'une des caractéristiques essentielles du modèle, accentua fortement la largeur des hanches, et fit subir à la *Vénus*, les mêmes déformations qu'au *Semeur* de Millet, ou au *Bon Samaritain* de Delacroix, qu'il devait également copier au cours de sa carrière. La belle Grecque était devenue une robuste matrone flamande. Quand l'honnête M. Sieber vit cela, il sabra de coups de crayon rageurs la feuille de Van Gogh, corrigeant son nez. Avec sa *Maison du Grisou* (1), était bien fait pour l'émouvoir profondément. Qu'il ait rapporté en Hollande ses premières œuvres, ses premiers dessins du Borinage, cela est attesté tout au

moins par les souvenirs de sa sœur.

« Le génie, dit-elle, avait enfin trouvé sa voie. Le jeune homme avait commencé à peindre. Il montra à sa famille des dessins rehaussés d'aquarelle qu'il avait faits d'après la vie des mineurs. Ce n'était pas encore beaucoup, il y avait eu son temps suffisamment rempli là-bas par autre chose ; cependant, ces dessins étaient vivants : un mineur devant sa chaumière ayant beaucoup d'analogie avec nos chaumières de Drenthe, coiffée d'un haut toit de chaume, couvert de mousses, aussi bigarré dans la lumière du soleil que des mosaïques de couleur. « Un couple de travailleurs des mines, homme et femme, avec des bras et des jambes qui, à cause de leur maigreur, paraissaient beaucoup trop longs, chacun portant sur le dos un sac ignoble plein de gaillettes et faisant de grands pas sur un chemin couvert de scories... (1) Une chaumière au flanc d'un crassier, où l'on fait la cuisine en se servant du terrible gaz « grisou », dilué, capté dans un puits de mine abandonné. « Comment, dit encore Mme E. Duquesne-Van Gogh, à ce futur peintre, les types de mineurs auront-ils paru, noirs et tordus, jamais frais et resplendissants comme d'autres hommes qui, eux aussi, gagnent leur pain à la sueur de leur front, mais sous le cher soleil de Dieu ? Les femmes, peu attirantes, la chevelure protégée contre la poussière par une barrette noire, vieilles avant l'âge. » Van Gogh n'aurait-il pas vu à côté de tous ces déchus, de tous ces géants épuisés par un travail exténuant, les jeunes sclaneurs robustes, les « ramascaille » fillettes employées aux triages, ou les glaneuses de charbon qui grimpent jusqu'au faite des terrils avec une souplesse de jeunes chèvres et dont les coiffures, des barrettes bleues enserrant les cheveux, font, malgré toute la poussière, penser à Tanagra ? Les premières œuvres peintes par Van Gogh se ressentent étonnamment de ce qu'il a vu au pays noir. Ce sont surtout des scènes de la vie paysanne dans le Brabant

hollandais, des types observés à Nuenen, « étonnants visages de travailleurs aux est fichtre autrement dur qu'une promenade par les champs de blé du Brabant qui doivent être bien beaux en ce moment-ci. Mais je lutte pour ma vie. » Entre temps, il continue à courir les églises. Il a un faible pour l'église du vieux Béguinage, si paisible à côté de l'animation de la Kalverstraat (comme je comprends cela !). Il rédige des projets de sermons un peu incohérents. Il lit des mystiques : Thomas à Kempis, l'Imitation de Jésus-Christ. Il est sensible à la beauté d'Amsterdam et brosse une étonnante description d'un incendie au port. Il lit aussi des profanes, étudie la Révolution française dans Michelet et Taine. Le sens esthétique, chez lui, est tantôt exalté et tantôt contrarié à cette époque par l'exaltation persistante du sentiment religieux. « C. M. m'a demandé aujourd'hui, écrit-il (le 9 janvier 1873) à Théo, si je ne trouvais pas belle la Phryné de Gérôme et je lui ai répondu que je préférerais de beaucoup voir une laide femme d'Israëls ou Millet, ou une vieille petite femme d'Ed. Frère, car que signifie vraiment un corps aussi beau que celui de Phryné ? Les animaux peuvent en avoir un aussi, mais une âme telle que celle qui est dans les êtres humains peints par Israëls, Millet ou Frère, voilà ce que les bêtes n'ont pas. Et est-ce que la vie ne nous a pas été donnée pour que nous soyons riches de cœur « encore que l'extérieur souffre » ?

Tout le Tolstoï dernière manière, empoisonné d'ascétisme, jetant l'anathème à Shakespeare ou Beethoven, est en germe là-dedans. « C'est horrible et hideux votre nu, dit en se fâchant l'auteur de Guerre et Paix, un jour au sculpteur Troubetzkoï qui vantait devant lui la beauté du nu. Avant tout, existe le sentiment de la pudeur et celui qui l'a perdu est perdu lui-même (1). » Mais l'auteur d'Anna Karenine quand il parlait de la sorte, était à jamais perdu pour l'art, tandis que Vincent Van Gogh, d'un feu

qui va dormir, couvrir pendant quelques années. Ce n'est qu'après l'apostolat religieux que l'artiste va ressurgir, se révéler pleinement à lui-même. Mais c'est M. J. Cohen-Gosschalck qui a raison : « En dehors de toute idée de création, il s'est pendant toute sa vie passionné pour la peinture, même à une époque où les directions de sa vie semblaient devoir pour toujours l'éloigner du monde de l'art. » (Elzevier, oct. 1915.) Il y a quelque chose qui nous frappe dans les premières lettres de Van Gogh à son frère, à l'époque de la vingtième année : c'est le caractère extraordinairement disparate et heurté de sa culture, de sa formation esthétique. Il lit, dévore plus exactement pêle-mêle, George Elliot, Michelet, Renan ; son goût en matière de peinture n'est pas très sûr. Il vante le meilleur et le pire en même temps, avec pourtant des bonheurs d'intuition remarquables. Il devine par exemple le grand peintre qu'il y a dans l'Anversois Henri de Braekeleer, qui n'a pas encore, en dehors de son pays longtemps ingrat, la gloire qu'il mérite. Il donne à son frère une longue liste de peintres qu'il aime. Voici quelques-uns des noms qu'elle comporte : Ary Scheffer, Delaroche, Hébert, Hamon, Leys, Tissot, Lagye, Boughton, Millais, Thys Maris, de Groux, de Braekeleer, Millet, Jules Breton, Feyen-Perrier (?), Brion, Jundt (?), Georges Saal, Israëls, Auker, Knaus, Vautier, Jourdan, Compte-Calix (???), Meissonnier, Ziem, Boudin, Gérôme, Fromentin, Decamps, Bonington, Diaz, Th. Rousseau, Dupré, Corot, Paul Huet, Otto Weber (?), Daubigny, Bernier, Mlle Collart (?), Maris, Mauve. C'est le cas de dire : quelle salade ! Voiture rouge écarlate, la fenêtre verte, la table à toilette orangée, la cuvette bleue, les portes lilas. « Et, c'est tout, — rien dans cette chambre à volets clos. La carrure des meubles doit maintenant encore exprimer le repos inébranlable. » Le cadre, comme il n'y a pas